

## • **La Reconstruction de Vassieux en Vercors**

### • (Texte complet)

- La reconstruction du Vercors, et notamment de La Chapelle en Vercors et de Vassieux en Vercors a été un lent et long processus. Depuis la découverte des massacres jusqu'au retour à un village « normal » une dizaine d'années se sont écoulées. Pendant toutes ces années, la vie des Vassivains a été difficile et emplie de soucis. Mais le Gouvernement français a exercé sa responsabilité qui était de venir en aide aux populations que la guerre avait rudement éprouvée. Certes, les difficultés furent nombreuses. Reconstruire un village entièrement détruit dans les conditions économiques, morales et politiques de l'après-guerre, ne pouvait être réalisé facilement.
- En nous appuyant sur des témoignages, recueillis hélas en nombre insuffisant, sur des études historiques et des réflexions sociologiques, dans ce texte nous tenterons d'éclairer cette opération de reconstruction dans l'ensemble de ses aspects. Comment le massacre fut-il découvert et quel en fut le bilan ? Comment les rescapés ont-ils pu survivre en attendant la reconstruction de leur maison ? Comment l'administration a-t-elle organisé les travaux, quelles furent les démarches des Vassivains ? Que pouvons-nous savoir de ce vaste chantier ? Enfin, quel fut le nouveau visage du village et quelle conséquence cette reconstruction a-t-elle eue sur son évolution ?
- Cette période d'une dizaine d'années mérite d'être davantage éclairée qu'elle ne l'a été. En effet, pendant de nombreuses années, le traumatisme a généré du mutisme. Les ressentiments, les conflits ont aussi parfois empêché de mettre au grand jour les aléas du processus de la reconstruction. Désormais, près de 80 ans après les événements tragiques, le village a tourné bien d'autres pages : celle de la baisse de la population dans les années 1970 et, paradoxalement, celui de son second souffle avec le développement d'un tourisme lié aux plaisirs de la moyenne montagne, un tourisme blanc et vert, mais aussi celui d'un tourisme mémoriel.
- **Les premiers témoins du martyre de Vassieux en Vercors**
- Après le départ du commando de parachutistes, le commando Schäffer, le 25 juillet, c'est l'armée allemande régulière qui ratisse le plateau. Mais ce déploiement de forces n'empêche pas de quelques personnes, essentiellement des résistants, d'arriver sur les lieux du drame, ni les tentatives de premiers secours, tentatives bien vaines vu le désastre total.
- Suzanne Sirot fut une femme résistante, dite « sauvage ». Elle servit d'agent de ravitaillement du Vercors. Elle effectuait des tournées en camion accompagné d'un chauffeur en partant de Romans.
- A ce titre, elle a eu de nombreux contacts avec les maquisards de Vassieux car elle livrait des denrées au café Allard, venant de la Chapelle et poursuivant ensuite vers le col du Rousset. Fin juillet 44, le docteur Ganimède de Romans lui confie la mission de monter à Vassieux, avec un chauffeur Octave Taravello (et un homme et une femme, ces deniers cachés sous des bâches à l'arrière du camion). Vraisemblablement, ils furent les premiers à découvrir les massacres. Elle fit des photos qui attestent de son passage à Vassieux, très peu de jours après le départ des allemands.
- Le 27 juillet, Pierre Revol et l'abbé Gagnol se rendent au château et découvrent la petite Arlette Blanc coincée sous des poutres et sur les corps des membres de sa famille. En appelant du renfort, ils parviennent à la dégager pendant la nuit malgré la menace des allemands toujours présent à 600m. Elle mourra 5 jours plus tard. Le 27 juillet c'est aussi le massacre de la grotte de la Luire ;

- Le 28 juillet, un groupe de maquisards, parti du col de Marignac et arrivé à Font Payanne n'aperçoit ni maquisards ni allemands. Ce même jour un groupe d'avions de Chasse, des forces alliés, parti de Corse, effectue un survol de Vassieux. Le 5 août une patrouille de reconnaissance de maquisards apporte à Die la nouvelle du massacre .
- Suite à cette information une mission part de Die le 10 août. Elle est composée de 18 volontaires essentiellement du groupe de maquisards C12, conduite par Veyer. Une infirmière et un vieil habitant réfugié à Vassieux en font partie, Elle ne dispose d'aucun moyen et monte en camion jusqu'au tunnel de Rousset. Ce dernier ayant en partie dynamité par les résistants (il le sera totalement par les allemands quelques jours plus tard) la troupe achève à pied son cheminement vers Vassieux. En fin d'après-midi, tous découvrent l'horreur absolue du carnage sur un champ de ruines. Maurice Rouchy, grâce à son expérience de chef scout, organise un campement dans la grange Algoud, restée debout, et l'ensemble de la logistique. Il va, à la suite de Veyer superviser cette mission. Les hommes procèdent dès le lendemain aux premières inhumations à la Pouillette. Le travail est très difficile, en pleine chaleur et dans une odeur pestilentielle. Un menuisier fabrique des cercueils, le vieil homme de Vassieux tente d'identifier les victimes, tandis que Henri Chazot fait des photos. Une patrouille allemande passe, peu après le passage d'un groupe de résistants, le risque, pour tous, est très élevé. L'atmosphère est tendue. Mais le groupe a su habilement se faire passer pour la Croix Rouge.... La section d'allemand s'en va passer la nuit à l'Echaudat où sa présence est attestée dans d'autres récits. Veyer, qu'une blessure ancienne tourmente, doit redescendre prématurément et amène avec lui à Die, une première liste de décédés. Il le fait sur une vieille bicyclette trouvée dans les ruines.
- Le 11 août, une mission de la Croix Rouge, venue de Die, arrive à Vassieux. Le 15 août les allemands quittent définitivement le Vercors.
- **Le bilan de l'assaut sur Vassieux**
- 73 habitants de la commune sont morts, ce qui représente 20% de la population totale, ainsi que 101 maquisards ; 97% des bâtiments ont été détruits. Aucune famille n'est épargnée par le deuil ou la destruction de ses biens. Il ne reste quasiment rien de Vassieux. Tous les bâtiments publics sont en ruines : la mairie, l'école, l'église dont seul le clocher a été épargné. La boulangerie a été détruite. 4 ou 7 bâtiments sont intacts sur les 85 que comptait le bourg. Sur l'ensemble de la commune, on compte 240 bâtiments détruits sur 270.
- Les fermes ont été pillées avant d'être incendiées. La totalité du cheptel a été abattu ou volé : près de la totalité des 1000 bovins, caprins et ovins que comptait la commune a disparu, 67 des 83 chevaux ainsi que tous les porcs, soit 260. Les récoltes de l'année ont également été pillées : la totalité du blé, les pommes de terre n'ont pu être stockées efficacement, faute de caves. Seule une infime partie des moissons tardives ou d'arrière saison ont pu être entreprises faute de matériels agricoles qui a quasiment entièrement été détruit. A l'automne, les terres ne purent guère être labourées par manque de matériel et d'amendements, engrais et fumier.
- La première enquête statistique réalisée par le Ministère, publiée en janvier 1946, évaluera à 52 millions de francs la somme nécessaire aux indemnisations et la reconstruction du village. Cette somme, si l'on tient compte de l'inflation galopante et des changements de monnaie (nouveau franc en 1960 et euro en 2002) correspondrait à 4,5 milliards d'euros.
- Les inventaires qui sont dressés établissent des listes très précises de ce que possédaient les habitants : objets divers, vêtements, nourriture. Pour ce qui concerne l'activité agricole on récapitule avec précision le cheptel et son état au moment même de l'attaque, les stocks de foin, de blé, de beurre, de fromage, etc. Il semble que ces listes aient été assez maigres et que certains Vassivains vivaient avec peu de biens.

- **Les premières mois avant l'hiver**

- A partir du premier bombardement du 14 juillet, un grand nombre d'habitants a fui le village. Beaucoup d'entre eux se sont réfugiés dans les fermes éloignées, en particulier dans le secteur des Granges, plus proche de la forêt, espérant ainsi se cacher des mitraillages réguliers des avions allemands. Après l'attaque allemande, et la traque des allemands, beaucoup sont restés en forêt, ou dans des grottes. La survie est difficile : manque d'eau et de nourriture, froid (il a beaucoup plu) et angoisse permanente face à la menace permanente de la traque allemande. Le souci de ne pas faire le moindre de bruit, y compris avec les jeunes enfants et même un bébé. A la nuit Les hommes tentent de revenir vers les fermes afin de récupérer un peu de nourriture. La malnutrition et l'absence totale d'hygiène aggravent la situation.
- Les premiers Vassivains ne reviendront progressivement, au village que vers la fin août. Ce fut d'abord essentiellement des hommes, qui tentent de sauver un peu de récolte. La plupart des femmes sont restées, avec les enfants, dans leur hébergement provisoire, à Die, Mari-gnac ou dans la vallée de Quint. Malgré ce qu'on dit, on ne sait au juste si la Croix Rouge a volontairement freiné le retour des habitants afin de leur épargner le spectacle horrible du village jonché de cadavres et de bêtes en décomposition. On craignait peut-être encore, au moins jusqu'au 15 août la menace de l'armée allemande qui effectuait des patrouilles, ou plus simplement on voulait éviter des pillages parmi le peu de bien qui restaient.
- Dans un premier temps, il s'agit de parer au plus pressé : trouver un abri, enterrer les morts, faire disparaître les charognes des bêtes abattues ou brûlées. On tente de construire un toit provisoire contre un mur encore debout, on va loger dans la porcherie rester intacte. Chaque personne sur place tente de trouver une solution dans le chaos général.
- Le collectif s'organise. On crée une cantine, et la distribution de l'alimentation s'organise à travers un système de tickets que distribue, Jeanne Revol, l'institutrice, future Mme Barbier. Elle établit également des listes des premiers matériels nécessaires. Dès octobre 44, Jeanne Revol fera classe à 5 enfants du village, tentant par le dessin de leur faire exprimer leurs angoisses et traumatismes. De nombreux enfant vont être accueillis pendant une année dans un centre d'accueil à Villars-de-Lans où ils seront soignés ? En effet beaucoup d'entre eux ont développé des maladies et infections en raison des conditions sanitaires dans lesquels ils ont vécu.
- On tente malgré le danger des mines de récupérer dans les ruines des objets utiles, des outils, des vêtements. Comme on manque de tout, les habitants font feu de tout bois. On tricote des chaussettes avec le fil des parachutes, on taille des vêtements dans leur toile, etc. Les carcasses des planeurs vont être particulièrement utilisées : les tubes pour faire des brouettes, les ailes pour abriter des poulaillers par exemple.
- Dans le Vercors la solidarité joue à plein : des aides diverses parviennent : produits de première nécessité, nourriture non périssable, médicaments, etc. Des éleveurs du canton de Die livrent chaque semaine du lait car, il n'y a dans ces premiers temps pratiquement plus aucune bête.
- Peu à peu, la Presse nationale et internationale relate le drame du Vercors et en particulier celui de Vassieux. Les dons affluent. Les dons de particulier sont portés à la mairie qui veille à une distribution équitable entre les habitants.

- Le secours national de Die distribue 10 Fr à chaque habitant. La Croix Rouge organise des collectes de vêtements et de chaussures. Avec l'aide du Don suisse, chaque famille reçoit une boîte à outils, très utile dans le système de débrouille où le logement relève davantage du bivouac que du logement. Depuis la Suisse, proviennent dès l'automne des dons considérables tels que des tracteurs, des vaches, de l'outillage, des vêtements, de la nourriture, y compris des friandises pour les enfants. Mais aussi 1000 m<sup>3</sup> de bois, bien utiles pour édifier au plus pressé des logements de fortune.
- La CRAV, (Comité pour la Reconstruction du Vercors), un comité créé à Valence pour faire face à l'urgence, finance les premiers travaux de survie au milieu du champ de ruines.
- Dans cette première période qui mène jusque fin 1945, l'essentiel est de survivre, de se préparer à passer l'hiver. Tous les moyens sont bons pour s'abriter, pour se nourrir et tenter de se réchauffer le cœur. Il faut aussi se préparer au froid qui sera tenace en cet hiver 44/45. Une forme de vie collective s'invente, fondée sur l'entraide et la solidarité.
- **Se loger provisoirement...**
- **Les rares maisons habitables**
- Les familles, qui ont choisi de revenir à Vassieux dès l'automne, se rassemblent dans les rares maisons encore habitables. C'est particulièrement vrai dans les hameaux où les familles se regroupent au sein d'une même maison. Des témoignages évoquent cette cohabitation pas évidente à 4 ou 5 familles, soit entre 10 et 15 personnes qui s'entassent dans une maison divisée en une dizaine de pièces. Parfois, seules des toiles tendues séparent les espaces entre deux familles, la cuisine étant partagée. La promiscuité est totale. Cette situation est particulièrement douloureuse en cette période de deuil, de dénuement et de ressentiment. Des tensions se font jour, des haines liées aux comportements pendant la guerre sont sous-jacentes, parfois des bagarres éclatent. Mais le silence s'impose aussi sur les événements, peu à peu on n'en parle plus, comme s'il fallait refouler le traumatisme afin d'être en mesure de faire face à cette situation présente extrêmement difficile.
- On note que sur deux maisons, dont on a refait en urgence le toit, la maison Berthet du hameau du château et la maison Frel, au bourg, on voit apparaître, en signe de victoire, une croix de Lorraine que les couvreurs réalisent à l'aide de tuiles de couleurs différentes. Il faut aussi s'occuper en commun du rare bétail subsistant ou celui que différents dons ont livré. Beaucoup d'animaux sont malades, sans doute en conséquence de la période où ils n'ont plus été soignés. Comme l'argent manque, c'est la Mairie qui prend en charge les frais du vétérinaire.
- Certains habitants préfèrent garder leur indépendance : une famille s'est réfugiée dans la loge à cochon, seul abri de leur ferme, pourtant vraiment précaire, resté en état après les bombardements.
- **Les baraquements**
- Tous les baraquements sont regroupés à l'est et au sud du village, à l'exception du hameau de Jossaud où est assemblé un baraquement en bois. Cette localisation des baraquements au bourg a pu paraître injuste aux habitants des hameaux, éloignés du bourg, et qui était tout autant sinistrés. Un baraquement sert de cantine pour les ouvriers se trouve au hameau des Granges.
- Quelques baraquements subsistent encore aujourd'hui, quasi en ruines, et en attente d'une prochaine démolition. Beaucoup se situaient sur l'emplacement actuel des chalets de la Frache. Les premiers mois, il n'y a ni électricité, ni eau courante, ni bien entendu de téléphone. Mais dès l'automne, les villageois se dotent d'un four à pain.

- Les premiers baraquements, assemblés dès septembre 44, de « type californien », sont en bois et relèvent d'un type d'habitat d'urgence déployé par l'armée américaine pour édifier, en quelques jours, des camps de réfugiés, voire de prisonniers.... La plupart sont de forme rectangulaire, assez longs et peuvent se diviser en plusieurs espaces. Ces premiers baraquements se révéleront bien vite inadaptés au climat de Vassieux et à l'hiver particulièrement rigoureux de 1944. Il fait froid, l'eau gèle dans les bassines, les fenêtres ne sont guère étanches, pas plus que le toit couvert de toile goudronnée. A l'intérieur, le mobilier est réduit au strict minimum : tables, chaise, buffet, lits, etc. L'essentiel du mobilier provient de dons et se retrouve identique d'un logement à un autre. Chaque famille dispose d'un petit appartement : 2 chambres, une cuisine. Les toilettes sont collectives et situées à l'extérieur.
- Peu à peu sont montés de nombreux baraquements en bois qui constituent une sorte de village : les logements des familles, la mairie, l'école, la poste, mais aussi un bureau pour l'architecte en chef du site de Vassieux, M. Carmeil. Au printemps 1945, la leçon du rude hiver étant tirée, on commence à construire des baraquements en béton. Outre des habitations, on y ouvre un café et une cantine-restaurant, une épicerie, etc. La reconstruction du village prend du temps, et au long des cinq années qui s'écouleront avant que chacun puisse entrer dans sa nouvelle maison, c'est un véritable village qui se développe dans les baraquements : ateliers, salle des fêtes et église, écuries, etc.
- Grâce à ces espaces collectifs, une vie sociale peut reprendre au village. Une école est construite, et à la rentrée de septembre 1945, elle peut accueillir un effectif complet de deux classes. Les enfants des ouvriers constituent une grande part des enfants scolarisés. Avant l'hiver 1945, tous les rescapés, s'ils le désirent, sont relogés, au moins provisoirement. La population a largement augmenté du fait de la présence d'ouvriers des entreprises de la reconstruction. Nombre d'entre eux viennent s'installer en famille à Vassieux.
- 
- Cependant, déjà après deux hivers, au printemps 1946, les travaux de reconstruction n'ont pas encore commencé. Les habitants s'impatientent. C'est seulement à partir de 1947 que la reconstruction sera effective et active, elle s'achèvera en 1951.

- **La vie pendant la reconstruction**

- **Les enfants**

- Les enfants n'ont pas échappé au traumatisme. L'institutrice, Jeanne Revol, l'a bien perçu et permet intelligemment aux enfants d'exprimer leurs émotions, en particulier à l'aide du dessin. Reprendre l'école, dès octobre 1944, n'est pas été facile. La classe se tient dans un baraquement en bois, où il fait froid, la salle est équipée de quelques bureaux que l'on a trouvés ici ou là dans les ruines. Le matériel scolaire et pédagogique manque. Des dons, très disparates arrivent, mais l'ensemble ne forme pas un tout cohérent. Le poêle est offert par la maman de l'institutrice.
- A la rentrée de septembre 1945 une nouvelle école provisoire est construite, en béton cette fois. Au rez-de chaussée se trouvent deux classes, et au dessus le logement des instituteurs. M. et Mme Roux, un couple nommé à la rentrée de 1945. La photo scolaire de cette année-là montre des visages d'enfants tristes et fermés. Pourtant, parmi eux, nombreux sont les élèves qui sont des fils d'ouvriers de la reconstruction. Ils n'ont pas vécu le drame mais, par moments, la tristesse des petits Vassivains doit peut-être peser sur l'ensemble du groupe.

- Beaucoup d'enfants qui ont connu des conditions de vie dépourvues d'hygiène et de conditions de vie normales, durant de longs mois, et qui connaissent encore des conditions guère meilleures, manifestent des maladies de peau ou des infections. Certains sont éloignés dans de la famille dans des villages environnants ou dans la pension pour enfants « La Clarté » à Villars-de-Lans. Ces derniers reviennent le week-end ou de temps en temps pour voir leurs parents. La vie est difficile aussi pour les plus jeunes enfants, un bébé de 11 mois est décédé du choléra infantile, une petite fille de 4 ans meurt d'une infection.
- Cependant, les enfants retrouvent vite le sens du jeu. Un rescapé, alors enfant, raconte s'être bien amusé grâce aux tubes des planeurs. Avec ses camarades, il en a récupéré quelques-uns parmi les plus fins pour les transformer en sarbacane. Ils ont également fabriqué des projectiles avec du plomb des tuyauteries des maisons en ruines. Après l'avoir mâchonné pour former une boule, comme tous les gamins du monde, ils peuvent s'amuser à agacer les passants de leur de tir.
- Les parents tremblent quand leurs enfants vont jouer dans les ruines tant le danger est grand d'effondrement ou d'explosion de grenades. Mais ils aiment y jouer, et même parfois à la guerre. ! Innocence et résilience des enfants... Ils y dénichent aussi du mobilier pour leur salle de classe et un tableau car celui de l'école n'existe plus. En 1945, à La Chapelle, deux enfants trouvent la mort en jouant avec une ancienne munition, à Vassieux un enfant perd un œil. Le déminage et le nettoyage de l'ensemble des terrains prend du temps : fin 46, il n'est réalisé qu'à 50%.
- Paulette, une jeune fille de 13 ans environ, raconte qu'elle a beaucoup apprécié les séances de cinéma organisées chaque semaine dans un baraquement qui sert aussi de salle des fêtes. Il y a aussi très souvent des bals où la jeune fille peut danser avec des gars du village mais aussi avec des ouvriers, ce qui a occasionné des bagarres... Deux frères, des Italiens, jouent de l'accordéon, mais il y a aussi deux autres accordéonistes du village. Juliette, une jeune Vassivaine, épouse un ouvrier italien. A la fin du chantier, tous deux partent vivre à Montélimar.
- Tous les jeunes ne réagissent pas de la même façon par rapport au drame : certains, par les études et leur vie familiale, choisissent de s'en éloigner dès que possible. Peut-être, le village est-il resté pour eux un lieu tragique et pesant. D'autres, au contraire, s'y attachent, et partiront pleinement à sa renaissance une fois devenus adultes. Enfin, il y a ceux qui, éloignés le temps de leur vie professionnelle, ont gardé des attaches fortes, en venant au village aux vacances et parfois le week-end. A la retraite, ils sont revenus vivre au village.
- Les enfants ont fait preuve de résilience, et sans doute plus rapidement que leurs parents. Pour eux la vie était à venir, les jeux et les joies l'ont peut-être emporté sur les peines et les deuils. Emma se souvient de la vie dans les baraquements. Pour elle, cette vie était plus confortable que celle qu'elle avait connue auparavant dans la maison familiale des Granges. En hiver, les enfants des hameaux, de La Mure, du Château, mais aussi des Granges et de l'Echaudat, ne retournent pas dormir dans leur famille. Après la lasse, ils se font héberger, qui chez un parent, qui dans la famille d'un ou d'une camarade de classe. Ces soirées sont de vrais moments de bonheur où les enfants se retrouvent entre eux.
- **L'ambiance et les relations humaines**
- Beaucoup de témoins soulignent la solidarité dont font preuve les habitants. Malgré les différences et les antagonismes antérieurs à la guerre, et propres à toute communauté, les habitants ont su se retrouver. Pourtant la guerre, et les différentes opinions et implications de chacun auprès ou contre les maquisards ont pu créer de fortes oppositions. Quelques bagarres éclatent, surtout quand en fin de soirée, au café, l'alcool aidant, quelques hommes perdent le contrôle d'eux-mêmes. Mais dans l'ensemble, les difficultés de relation semblent être passées au second plan, tant la nécessité d'être solidaire s'imposait.

- Un moment fort d'émotion, de tristesse et de recueillement, mais peut-être aussi d'espoir, fut le premier Noël, celui de 1944. Un équipe sociale de Villard de Lans a proposé une veillée et la messe a été dite dans un baraquement. De nombreux témoins rappellent ce moment de communion. C'est probablement le premier moment où le plus grand nombre de Vassivains se retrouve. Des rescapés, enfants à cette époque, se souviennent des chants de Noël qu'ils ont entonné avec d'autres camarades, avec Paul, Henri, Georges, Justin, etc.
- La boulangerie ayant été atteinte par une bombe dès le premier bombardement, et la boulangerie détruite lors des combats, il a fallu trouver une solution pour le pain. Une nouvelle boulangerie est construite en priorité, avec son four à pain, entre l'école et le café Bellier. Un boulanger venu de l'extérieur forme un habitant du village, qui est aidé également par un prisonnier allemand. Le pain est sans doute, en dehors de sa nécessité vitale, le symbole même du renouveau.
- Les prisonniers allemands participent à la reconstruction. Au nombre de 35, ils sont répartis dans les entreprises ou au sein des familles qui ont une activité professionnelle. Ils se font discrets, ne participent pas à la vie du village et se réunissent peu entre eux. Evidemment leur situation est particulièrement délicate dans ce village si fortement meurtri par l'armée allemande. En général, ils sont appréciés par leur travail et sans doute par l'attitude qu'ils ont adoptée.
- L'en d'entre eux ressurgit dans la mémoire collective. Il s'agit de Frantz. Ce jeune allemand qui avait combattu en différents points du conflit et qui se trouvait en Normandie au moment des événements, a été intégré à une entreprise de bâtiment. Il vivra à Vassieux jusqu'à sa mort.

- **La vie quotidienne**

- Dans un premier temps, les rescapés récupèrent le peu qui peut être récupéré, quelques objets, quelques matériaux. En attendant de l'aide, les rescapés font preuve de débrouillardise. Les femmes tricotent des chaussettes avec du fil de parachute, taillent des chemises et des vêtements dans leur toile. Les hommes utilisent les tubes de ces planeurs et en font des brouettes, des échelles, du matériel utile. Les ailes servent de toit à des poulaillers tandis que les sièges constituent d'excellents nid aux poules.
- Les dons arrivent progressivement. D'abord depuis le cercle étroit des communes les plus proches, du côté du Diois (Die, Chamaloc, Marignac et de la vallée de Quint) des communes du Vercors, et des Quatre-Montagnes. La Presse française diffuse largement le drame de Vassieux, l'information sur le drame se répand, et les communes du Sud-est puis de l'ensemble de la France envoient des dons de toute nature. C'est par l'intermédiaire de la CRAV qu'intervient le Don suisse, une organisation caritative. C'est ainsi que des tracteurs et des vaches seront livrés. En Suisse, pays que la guerre a épargné, le drame du Vercors a un fort retentissement. Depuis la Suisse, toutes sortes de dons affluent, comme par exemple cette boîte à outils, très complète, offerte à chaque famille sinistrée. Un livre paraît en Suisse « Le livre noir du Vercors » dès 1946 et contribue à sensibiliser la population Helvète. La situation de ce petit village de montagne isolé, soumis à un climat rude, a sans doute davantage frappé l'imaginaire collectif que celle d'autres lieux de drames qui se trouvaient également confrontés à des difficultés.
- Peu à peu, un dynamique collective s'est enclenchée. Des témoins ont souligné que, globalement, la bienveillance était de règle. Deux cafés, un restaurant, la boulangerie, deux épiceries, une mercerie jouent un rôle important dans ce processus tandis qu'une menuiserie et une laiterie sont venues compléter les activités.

- Au fur et à mesure de la reconstruction, des baraquements se libèrent. C'est ainsi que le jeune Marcel, qui fête ses 21 ans en 1950, employé dans une entreprise de maçonnerie du village peut obtenir un logement pour lui tout seul. Jusque là, il a habité dans le baraquement en bois de Jossaud. Il en est heureux et la qualifie même de «garçonnière». Il se souvient bien des moments de joie de cette période lors des bals, des veillées. Mais il évoque aussi les bagarres avec les ouvriers étrangers au village, qu'on accuse de tous les maux, D'abord on leur en veut de séduire les jeunes filles au détriment des garçons du village. On les accuse aussi de profiter de la situation en détournant des matériaux à leur profit ou de ne pas avancer assez vite sur les chantiers. Selon Marcel, ils furent en quelque sorte les « boucs-émissaires » de la situation difficile à vivre pour de nombreux rescapés en attente de retrouver leur maison et une vie normale.
- Une famille a ouvert un café-restaurant dans un baraquement. A midi, il sert de cantine pour plus de 100 ouvriers. C'était un lieu de convivialité. Les soirées y sont animées, parfois d'anciens ressentiments ressurgissent. Une fois, le prisonnier allemand affecté au travail du restaurant est pris à parti par un ivrogne revanchard. Il ne doit son salut qu'aux propriétaires qui enferme le malheureux dans leur chambre pour le soustraire à l'homme vindicatif.
- De nombreux ouvriers sont venus s'installer en famille, avec femmes et enfants, le temps de reconstruction. Il faut dire que se déplacer était encore difficile et la durée du chantier fut évaluée dès le départ à cinq années au minimum. Beaucoup de ces ouvriers qui travaillent pour des entreprises françaises sont d'origines italiennes ou espagnoles. Leur présence dans le village est très positive. Cet apport humain favorise grandement le retour à la « vie normale », en termes d'interactions sociales.
- Avec eux, ils apportent la vie : certains jouent de la musique, un autre a peint des murs de baraquements afin de les rendre moins austères. Aux heures de loisir, il peint des portraits des habitants. Les enfants naturellement se mêlent avec facilité aux autres enfants du village, d'autant plus qu'ils vont à l'école ensemble. Dès 1946, l'effectif est de près de 50 enfants, malgré l'absence d'un certain nombre d'enfants du village, réfugiés ailleurs, et de nombreux décès parmi les enfants du village. L'économie du village a aussi pu reprendre cours plus rapidement grâce à la présence de ces familles qui ont fait marcher les commerces.
- Les déplacements ont longtemps été un problème. Et ce d'autant plus qu'il a été parfois nécessaire pour les rescapés de se rendre à Grenoble ou à Valence, sans compter des visites dans les familles réfugiées provisoirement dans le Royans, le Diois ou vers les Quatre-Montagnes. A Vassieux, il ne reste qu'une seule automobile. Un autobus permet de rendre à La Chapelle quotidiennement, mais seulement une fois par semaine à Valence. Du coup les contacts avec les administrations chargées de la reconstruction ne sont pas très aisés. De plus, le service postal lui-même est limité : un facteur cycliste monte à bicyclette depuis Die. Il va s'en dire que, pendant l'hiver 1945, le courrier, si important en période de dossier administratif, ne parvient pas tous les jours jusqu'au village.
- Tous les témoins de cette époque, et de toutes les années qui ont suivi jusqu'à une époque récente, soulignent que le silence sur les événements était la règle. Rares sont ceux qui voulaient en parler. Les plus jeunes enfants, ou ceux qui sont nés après juillet 1944, ont souvent réclamé de leurs parents le récit de ce qu'ils avaient vécu. Mais la plupart du temps les parents restaient muets. Ce mutisme était sans doute le reflet de la puissance du traumatisme qu'ils avaient vécu et du trouble qu'il exerçait sur leurs pensées. Peut-être valait-il mieux aussi ne pas revenir sur le passé si l'on voulait vivre en bonne entente et sans histoire avec les uns et les autres. L'esprit de solidarité, d'entraide, imposait le silence, une manière abrupte de tourner la page, qui laisse cependant des cicatrices dans l'inconscient personnel et collectif. Il est certain que l'âge des rescapés a beaucoup joué dans la manière de reprendre le fil de la vie. Les enfants ont vite surmonté l'épreuve dans l'inconscience de l'enfance, les adolescents et les jeunes adultes ont apprécié la vie de groupe et collective qui leur permet-



tait davantage de contacts que dans la vie ordinaire qu'ils auraient connue sans les événements. Les adultes ont davantage vécu le deuil, subi les difficultés matérielles, et se sont emmurés dans le silence. Le travail acharné pour rebâtir des vies brisées a polarisé leur énergie. La manière d'aborder la reconstruction psychologique a été très différente d'une génération à l'autre.

## • **Les acteurs de la reconstruction**

- Au lendemain des événements se crée un Comité d'Action pour la Reconstruction du Vercors : la CARV. Il s'agit d'une commission qui comprend des représentants des deux départements, la Drôme et l'Isère. De l'automne 1944 à décembre 1945, la CARV, sous l'impulsion de M. Boissière prend l'initiative sur le terrain de parer au plus pressé : mise hors d'eau et réparation d'urgence des bâtiments non totalement détruits (7 bâtiments) et construction de bâtiments provisoires (les baraquements en bois) pour passer le premier hiver.
- De son côté, la Commission économique de reconstruction de la Drôme est composée de représentants syndicaux et de représentants de sinistrés. Elle va rapidement entrer en conflit avec la CARV car elle trouve que les premières actions entreprises sont peu efficaces.
- Le Gouvernement provisoire de la République française considère le Vercors comme une entité administrative homogène. C'est le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme qui va prendre en charge les opérations de reconstruction. M. Pietri, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées de l'Isère est désigné comme délégué du Ministère chargé de la direction de la reconstruction.
- M. Piétri devient ingénieur en chef des Ponts et Chaussées de Grenoble le 1er janvier 1945. Il succède à Eugène Chavant en tant que délégué général à la reconstruction du Vercors. Il s'efforce de surmonter les controverses qui avaient vu le jour entre les différents organismes qui avaient pris en charge les premiers secours et les interventions urgentes. En venant directement à la rencontre des habitants, il s'efforce d'établir une confiance avec les habitants qui sont encore en état de choc. Et il entreprend un travail d'organisation générale autant dans le domaine administratif que dans celui des chantiers. Dès novembre 1945, les Ponts et Chaussées de Grenoble prennent la direction de l'ensemble des travaux. M. Piétri supervise donc les neuf architectes qui dirigent les chantiers. Le département de l'Isère a en charge la reconstruction de l'ensemble des destructions du Vercors alors que la plupart des chantiers se situent dans la Drôme. Des tensions vont naître et la CARV demande une séparation des dossiers entre les deux départements.
- La première démarche du ministère est de réaliser une enquête statistique pour évaluer l'ensemble des destructions nationales afin de pouvoir participer activement aux négociations internationales de réparations de guerre. Ce recensement prend du temps. Cette évaluation aboutira pour ce qui concerne Vassieux à une somme de 52 millions de Francs de l'époque (44 pour les particuliers et 8 pour les bâtiments publics). Sur le terrain, à Vassieux, des évaluations sommaires, purement indicatives sont réalisées. Par ailleurs, M. Piétri va également critiquer la CARV, qui dans sa volonté d'agir vite, n'aurait pas suffisamment respecté les procédures administratives. Peu à peu, le MUR va prendre en main la totalité des opérations en écartant la CARV.
- La Commune de Vassieux ne semble pas avoir eu un pouvoir décisionnel sur la reconstruction du village. On ne trouve guère dans les années de 1946 à 1955 de délibérations municipales portant sur la reconstruction. A l'exception toutefois, d'une délibération du conseil municipale en date du 25 décembre 1946 (le jour de Noël!), où il approuve, le plan urbanistique général proposé par M. Pietri. Une commission consultative existe, et les échanges avec les architectes et les entrepreneurs ont dû se faire lors de visites de chantier.

- Les habitants sont entrés en discussion directement avec les experts nommés par le MUR, ainsi qu'avec les architectes et les entrepreneurs, voire avec les ouvriers. Apparemment, ces échanges furent souvent difficiles. En effet, les habitants sont en proie aux pires difficultés administratives quand, par exemple, il faut fournir des documents (titre de propriété, titre d'assurance, factures, etc.) alors que tous leurs biens ont brûlé. Entreprendre des démarches à Valence, et parfois à Grenoble, n'est pas simple : un seul transport en commun par semaine et aucun véhicule au village... Tout au long du chantier de la reconstruction, les habitants font preuve de présence active auprès des différentes autorités alors même qu'ils se trouvent dans des situations de vie extrêmement difficiles.
- **Le projet du Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MUR)**
- Pour le Gouvernement provisoire de la République, il s'agit de faire face à un double défi : d'une part répondre à un besoin urgent de relogement et d'autre part inscrire le programme de reconstruction dans un développement économique nécessaire, social et modernisé. Plus de deux millions de bâtiments ont été détruits sur l'ensemble du territoire.
- Cette volonté gouvernementale de reconstruire tout en modernisant s'inscrit en rupture avec ce qui avait été mis en œuvre 30 ans auparavant lors de la reconstruction après la Grande Guerre. Alors, la ligne directrice avait été de « reconstruire à l'identique ». Les associations de sinistrés, les partis de gauche (Parti Communiste et Parti Socialiste), la Confédération générales de l'agriculture souhaitent revenir au principe de 1919, mais le gouvernement de l'époque maintient sa volonté d'associer reconstruction et modernisation économique de manière accélérée. Les habitants de Vassieux réclament avant tout que l'on reconstruise « tout comme avant ». Dans un premier temps, ils ne voient pas l'intérêt de moderniser à tout prix, ils préféreraient, le plus vite possible, retrouver leur situation d'avant guerre. Ils sont traumatisés par des événements si tragiques et l'entreprise de reconstruction leur apparaît sans doute comme une épreuve supplémentaire. N'oublions pas, comme nous le verrons plus loin, qu'ils vivent dans une situation des plus précaires, dans le froid et dans un quasi dénuement. Le confort et la modernisation ne peuvent être leurs priorités. D'où, sans doute, beaucoup de malentendus, d'incompréhensions et de conflits.
- **La reconstitution agricole**
- Le plan Houdet, avancé par L'Inspecteur général du Génie rural, énonce qu'il s'agit de porter au maximum les possibilités des exploitations agricoles. En effet, il faut faire face aux besoins importants en ravitaillement de la France. Il s'agit aussi de limiter l'exode rural, qui avait déjà largement vidé les campagnes depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> s. et qui risque de s'amplifier au lendemain de la seconde guerre mondiale, en particulier dans le Vercors. Ce projet implique des mesures concrètes qui seront mises en œuvre à Vassieux : remembrement partiel (au village) et modernisation des bâtiments et des pratiques agricoles. Il s'agit aussi d'offrir une indemnisation des exploitants qui renonceraient à leur activité et de proposer ainsi à d'autres d'agrandir leur exploitation. On parle alors « d'indemnité d'éviction ». Mais le principe général est de développer une agriculture de moyenne montagne, modernisée et d'un meilleur rendement. Afin d'atteindre ces objectifs, il faut favoriser au maximum le maintien des agriculteurs sur leur territoire. Un double enjeu donc : d'une part, imposer la modernisation des exploitations agricoles, via l'attribution conditionnelle des financements et la modernisation imposée des bâtiments, d'autre part, offrir la possibilité de vivre au pays et de se développer. Pour le Vercors, il s'agit principalement de développer et d'intensifier l'élevage dont l'ensemble du pays avait grandement besoin.
- Cette volonté nationale de modernisation et de productivité est particulièrement perceptible dans le domaine de l'agriculture, où l'on parle, en parallèle à la reconstruction, de « *reconstitution agricole du Vercors* ». Elle consistera en une conception plus moderne des bâtiments. Ils seront adaptés à de nouvelles pratiques agricoles laissant en arrière les activités agricoles

traditionnelles, ancestrales et issues du XIX<sup>e</sup> s., mais peu novatrices. De nouveaux objectifs se font jour : il faut non seulement, très rapidement, être capable de répondre aux besoins de nourriture de la France et d'autre part de faire de notre pays une puissance exportatrice de produits agricoles. Le Vercors fait partie des régions évaluées par le Commissaire chargé des questions agricoles comme sous-exploitées et qu'il est donc nécessaire de mieux équiper. Il s'agit d'intensifier la production en aidant les cultivateurs volontaires à se projeter dans une agriculture modernisée. Il semble que ce projet ait grandement bénéficié aux habitants de Vassieux. On constate en effet que l'exode rural a été stoppée durant les vingt années d'après-guerre et que les exploitations ont pu fonctionner correctement. A contrario, des témoins soulignent que les trois fermes non détruites et seulement réhabilitées sur la base des bâtiments existants, n'ont pas poursuivi longtemps leur activité.

- Evidemment, ce projet volontariste et ambitieux se heurte au manque de moyens financiers et humains dans cette période délicate de l'après-guerre. Il aurait fallu disposer d'un corps d'experts et de conseillers techniques pour encadrer et former tous les acteurs de ce renouveau agricole. A certains égards, le Vercors semble avoir joué un rôle novateur dans la mise en œuvre d'une politique agricole impliquant les syndicats agricoles, les partenaires économiques tels que le Crédit Agricole. L'expérimentation du principe de financement conditionnel lié à une pratique novatrice et techniquement encadrée en est un bon exemple.

- **Les démarches administratives**

- Les sinistrés ont fait une déclaration en Mairie. Ensuite les experts jouent un rôle important dans le processus d'indemnisation. Ils vont dresser un procès-verbal des dégâts constatés. Le procès-verbal d'expertise est donc le document fondamental pour déclencher une indemnisation. Il implique d'abord un contrôle des déclarations des habitants sinistrés par l'attestation de l'expert. Ensuite il faut appliquer un barème des dommages. Evidemment, quand quasiment tout est détruit, il n'est pas aisé de faire l'inventaire de tout ce qui a disparu. On sollicite les assurances, on fait appel à des témoins, et on fait approuver l'inventaire par la commission communale consultative. Les services départementaux de la reconstruction instruisent ensuite le dossier. Ils fixent la participation financière de l'Etat à partir de nombreux critères. Ensuite seulement ce dossier est transmis au Service central des décisions administratives qui déclenchera le paiement.
- Un point très important à souligner est que la reconstruction des bâtiments à Vassieux est étroitement lié à la reconstitution agricole, c'est à dire à la recréation d'une activité agricole.. En effet, le plus grand nombre des habitants de Vassieux sont cultivateurs. Ils ont perdu non seulement leur bien, mais surtout leur outil de travail : bâtiments, machines, cheptel, réserve de foin, récolte de l'été 44, stocks divers. Cette intrication de la vie personnelle familiale et de l'activité professionnelle est source de difficulté. En effet, la reconstruction doit tenir compte à la fois de la simple réparation de ce que la guerre a détruit mais aussi d'une volonté de projeter l'agriculture dans une perspective de relance économique. Sans compter que la France est détruite en beaucoup de régions, que les budgets sont limités, mais aussi que l'organisation administrative est complexe. L'administration est elle-même en reconstruction. Sur le terrain, c'est l'architecte qui semble avoir pris le dessus sur les experts agricoles, ce qui explique peut-être que l'ensemble de l'urbanisme, malgré la volonté du MUR, ne se soit pas orienté, en terme d'organisation vers une agriculture plus moderne. Par exemple, les fermes sont restées près du village et sans possibilité par la suite de développer des hangars à proximité des bâtiments.

- 

- **Trois grandes catégories de dommages**

- Les dommages mobiliers : meubles, linge, vaisselle, objets divers, etc. Il y a toutefois la possibilité d'obtenir une indemnisation au réel en montant des dossiers plus lourds avec les

preuves des biens. Pas évident à Vassieux où tout ou presque était détruit. La plupart du temps les biens sont évalués de manière forfaitaire en fonction de la taille de la famille et du nombre de pièces de l'habitation ainsi que du pourcentage constaté de destruction. Un critère assez subjectif est pris en compte : celui de la richesse supposé du mobilier. Ce critère a pu donner lieu à des débats et même à des ressentiments. La commission municipale joue son rôle en appuyant des dossiers et même en aidant des habitants à faire valoir leur droit. Elle évite une fraude qui aurait entaché l'ensemble de la démarche des villageois.

- Les dommages immobiliers : maisons d'habitations et bâtiments agricoles. Un architecte évalue un coût normal de reconstruction ou de réparation. Pour les bâtiments entièrement détruits, le montant est établi sur la base de « l'édification d'un bâtiment doté d'aménagements modernes, ayant une surface utilisable et d'une estimation semblables à celles du bâtiment détruit. » (Instruction n° 4 du MUR, 8 septembre 1945). Dans le Vercors, considéré comme une région prioritaire, l'état a pris à 90% du coût total de la reconstruction.
- Les dommages purement agricoles : cheptel vivant ou mort, récoltes, stocks, etc. Il a fallu procéder à des expertises complexes comme par exemple celle d'évaluer l'état du cheptel en juillet 44, la nature des machines agricoles (marque, puissance, ancienneté). Plusieurs organismes du monde agricole apportent leurs compétences pour fixer au mieux les indemnités dues au titre spécifiquement agricole.
- **Le calcul des montants des réparations**
- Le passage de l'expertise des dégâts à une transcription monétaire n'a pas été aisé dans une période d'inflation et d'économie d'après-guerre extrêmement fragile. L'indemnisation forfaitaire du mobilier avait la préférence des autorités car elle était plus simple et plus rapide. Mais l'indemnité n'est pas versée immédiatement, sauf en partie pour des personnes totalement démunies. Il s'agit de bons de reconstructions.
- Des actualisations des barèmes ont été effectuées chaque année en fonction de l'inflation, des coûts des entreprises. Le Vercors a aussi bénéficié de majoration (15%) par rapport à d'autres zones de France en raison de son classement en zone de montagne qui augmente les coûts. Des prêts spéciaux destinés à l'amélioration rural ont été mis en place. Ils ont permis à certains habitants de financer des surcoûts éventuels des travaux.
- L'ensemble des procédures a pris du temps. Beaucoup de dossier ne seront pas réglés avant 1950, soit 6 ans après les événements. Les indemnisations ont toujours été perçues comme inférieures aux dégâts et aux attentes des habitants. Il faut cependant se replacer dans le contexte de difficulté économique et de rigueur budgétaire. On peut à juste titre affirmer, que comparativement à la reconstruction dans d'autres zones de guerre, Vassieux ne s'est pas trop mal sorti.
- **Les difficultés rencontrées**
- **Les représentants des sinistrés**
- La Commission économique de reconstruction de la Drôme a vite trouvé que la CRAV n'était pas assez efficace. Surtout, elle réclame la « réparation intégrale », ce qui n'est pas, comme on l'a vu, le projet du MUR. Tout comme les partis de gauche qui réclament aussi une réparation à l'identique. Les représentants des sinistrés se retirent des négociations avec l'état dès l'été 1946. En fait, les associations et organisations issues de la Libération sont rapidement écartées du processus de reconstruction. Cependant une commission communale consultative permet de faire valoir de certains problèmes rencontrés par les habitants. On sait que l'abbé Gagnol, membre de cette commission, est intervenu pour soutenir le dossier d'indemnisation d'une veuve particulièrement désemparée. Mais nous n'avons pas à ce jour de traces écrites des médiations qui ont pu avoir lieu entre les habitants et les décisionnaires.

- Les habitants de Vassieux ont parfois eu du mal à faire entendre leur point de vue sur la reconstruction et à faire valoir leurs droits. Les démarches administratives complexes et labyrinthiques leur ont donné le sentiment d'impuissance. Par des courriers personnels exposant leur cas, ils ont tenté de faire avancer leur dossier. Les démarches pour influencer sur la reconstruction ont davantage été l'œuvre d'initiatives familiales que collectives. Ainsi les difficultés rencontrées par l'administration pour mettre en œuvre concrètement la reconstruction du village a suscité des mécontentements qui ont engendré plutôt des tentatives individuelles pour accélérer le cours des choses. La communauté villageoise, déjà assez morcelée avant les événements, s'est probablement fissurée davantage encore, pendant ces années de négociations où chacun avait le sentiment que d'autres obtenaient plus qu'eux et que son propre cas était mal traité. L'équilibre de la communauté fondée sur les liens entre les grandes familles du village semble avoir été affecté. De plus, certaines ont perdu beaucoup d'adultes actifs, ce qui a forcément nécessité une réorientation de l'activité, voire son arrêt, alors que d'autres familles ont pu regrouper des biens, en renforçant ainsi leur capacité de production agricole. Une nouvelle répartition sociologique du village s'est fait jour peu à peu.
- Beaucoup d'habitants sont surpris, voire déçus. Alors qu'ils s'attendent à une reconstruction à l'identique, qui ramène la « vie d'avant », ils sont confrontés à une modernisation qui, semble-t-il, pour beaucoup d'entre eux, s'apparente à une difficulté nouvelle. Les plans des maisons ne correspondent pas du tout aux anciens plans. La volonté de moderniser (eau courante, électricité, hygiène, luminosité, etc.) a totalement transformé l'habitat. Certains habitants vivent mal cette nouveauté. Par exemple, certains se plaignent que les WC se trouvent à l'intérieur des maisons. En attendant le raccordement de l'eau au réseau communal, raccordement qui a tardé, des salles de bain servent de débarras pendant de nombreuses années.
- Mais peut-être faut-il comprendre qu'il s'agissait d'entreprendre un deuil total. Non seulement celui d'êtres chers, non seulement de bêtes, de bâtiments et de biens, mais aussi de la vie d'avant. Une vie d'avant balisée, réglée sur le rythme de la ruralité, une vie au fil des saisons, et somme toute une vie qui n'était pas entrée dans l'Histoire (à l'exception près de la douloureuse saignée de la Première guerre). Ainsi la reconstruction a sans doute manifesté de manière concrète la difficulté de faire un deuil « total » quand tous les repères d'une communauté s'effondrent.
- Dans les premiers mois et les premières années qui ont suivi la tragédie, la communauté de Vassieux a dû et su faire preuve de solidarité. L'entraide fut la règle, le courage une nécessité. Cependant, les procédures administratives, l'individualisation des démarches et la volonté du MUR de projeter les cultivateurs dans une modernité agricole a pu faire penser que certains étaient favorisés, d'autres moins bien lotis. Aussi, dans l'état de stress psychologique dans lequel se trouvait la plupart des habitants, les moindres perceptions d'injustice ont dû contribuer à fissurer l'unité apparente du village face à la tragédie. D'autant plus que le silence s'est imposé et installé, aussi bien sur les événements que sur la période qui les a précédés.
- **Les conflits entre administrations et organisations diverses**
- La CARV et le MUR se sont rapidement heurtées en raison d'une pratique différente. Pour la CARV, il s'agissait de répondre à l'urgence : parer au plus pressé, réparer des toits, installer des baraquements provisoires avant l'hiver. Et en effet l'hiver a été très rude. Permettre à la mairie et à l'école de fonctionner. Reloger, nourrir, rétablir des communications. Le MUR doit mettre en œuvre une politique d'état, appliqué des principes généraux et suivre des démarches administratives rigoureuses. Le conflit était inévitable. Dès 1946, la CARV est écartée.

- On voit aussi naître un conflit entre le département de la Drôme et de l'Isère. L'ensemble des opérations est piloté par l'Isère alors que la plupart des destructions se situent dans la Drôme. A l'intérieur même de la Drôme, les services entrent en concurrence. Les ingénieurs du Génie rural qui devraient avoir la main sur la reconstruction des bâtiments agricoles sont supplantés par les architectes pilotés par M. Piétri. En effet, comme dans la Vercors, et à Vassieux en particulier, les bâtiments d'habitation et les bâtiments agricoles ne forment qu'une unité architecturale, ce sont les architectes qui imposent leur vision. Ainsi, la collaboration entre les représentants du Ministère de l'agriculture et ceux du MUR seront problématiques. Ainsi, des bâtiments agricoles qui auraient pu servir à l'exploitation agricole sont abandonnés.
- **Le manque de personnel**
- Les besoins en personnels qualifiés avaient clairement été identifiés par les principaux responsables administratifs, mais les recrutements n'ont pas suivi.
- Tous les services départementaux ont été submergés de dossier, l'ensemble des habitants des zones de combats en ayant déposés. Parfois des dossiers ont été perdus, et il a fallu les refaire. On manquait d'employés administratifs pour vérifier les dossiers, d'experts et de techniciens, en particulier dans le domaine agricole pour évaluer les sinistres, valider les déclarations. Il aurait fallu sans doute, dans ce climat de sidération et de traumatisme fort, des personnes diplomates, aptes à tenir compte des demandes, mais aussi à expliquer les projets généraux. Faute de moyens humains mais aussi d'habitude de coordination entre les services départementaux et les services ministériels, la reconstruction a pris du retard et a été très lente. C'est un vrai mille-feuilles administratif qui s'est mis en place dans une période de réorganisation.
- **Les moyens financiers et l'évaluation des biens**
- A la complexité des procédures administratives s'est ajoutée aussi la nécessité de tenir compte des restrictions budgétaires. Si l'évaluation au forfait des biens mobiliers a facilité les choses, il a été très complexe d'évaluer les pertes et dommages agricoles. Quelle était la valeur réelle d'un troupeau ? (Age et état de santé des bêtes, étaient-elles pleines ou non, etc.) Valeur d'une exploitation si son activité s'appuyait sur des terres louées ? Les questions étaient nombreuses et les évaluations des experts correspondaient rarement à l'attente des exploitants.
- L'inflation galopante (entre 40% et 50% par an de 1945 à 1946) a été aussi une source de lenteur : en effet l'administration a dû en permanence réévaluer les indemnités en tenant compte. Il fallait donc calculer l'indemnité en fonction du coût réel des travaux ou des montants des achats de remplacement.
- **Le chantier**
- **Les architectes et les entreprises**
- Albert Piétri préside à la reconstruction dans l'ensemble du Vercors (Vercors historique et Quatre Montagnes). Il coordonne davantage aussi sur La Chapelle. A Vassieux, c'est essentiellement l'architecte Carmeille qui prend les décisions. Il supervise les travaux entrepris par plusieurs entreprises différentes. Les entreprises Derbhet, Serbelt, Doto, Pomerole, sont des noms qui reviennent dans la bouche des témoins.

- Les entreprises ont commencé par des travaux de réfection de quelques maisons qui n'avaient pas été entièrement détruites. Ainsi de nombreuses familles purent être relogées en « dur » assez rapidement. La première du village habitable fut la maison Frel, sur laquelle les couvreurs, jouant sur la couleur des tuiles, « dessinèrent » une Croix de Lorraine en signe de victoire. Au village, on compte sept maisons non détruites qui permirent à de nombreuses familles de trouver un abri.
- Mais les véritables chantiers de reconstruction totale ne commencèrent qu'au printemps 1947. outre la nécessité des démarches administratives, forcément longues, il a fallu d'abord déminer et déblayer les ruines du village. La situation géographique de ce village éloigné et en altitude ne favorise ni la venue des ouvriers ni l'acheminement des matériaux. Cette situation constitue une des causes de la lenteur des travaux ;
- **Les matériaux**
- La majorité des baraquements, à partir du printemps 1945, furent construits en béton. Il était sans doute plus aisé de transporter du ciment et du sable que des parpaings, qui faisaient peut-être défaut à cette époque où partout l'on reconstruisait. Les pierres récupérées dans les ruines, du moins celles qui avaient subi le feu, étaient devenues impropres à la construction : elles servirent à empierrer les routes. Beaucoup de gravats furent entassés sous l'actuelle place dont elles forment le soubassement ou comblèrent à l'est du village une zone de lapiaz devenue ainsi propice à l'extension du village. Les pierres de construction proviennent de carrières ouvertes le long de la route qui mène au col du Rousset à hauteur des Chapottiers. Les pierres de la Mairie et de l'Eglise, deux bâtiments conçus comme plus prestigieux furent édifiés plus tardivement, avec des pierres provenant des arrières de Voreppe. L'église fut le dernier bâtiment entrepris et inauguré seulement en 1951.
- Le ciment va abondamment servir pour monter les murs. Le bois n'apparaît plus que dans la toiture et ne se mêle plus aux pierres dans l'édification des murs comme c'était le cas auparavant. Les pierres sont taillées et appareillées et jointées. L'ensemble donne aux bâtisses, très grandes en général, un air austère et solide. Ici et là, quelques fantaisies apparaissent comme ces œils-de-bœuf aux bords en pierres taillées. Mais l'ensemble reste également empreint de gravité.
- Les toits sont couverts en tuiles mécaniques qui se substituent aux tuiles canales artisanales, pas toujours très régulières et aux quelques derniers toits en chaume qui existaient avant la guerre. Portes et fenêtres sont standardisées. Seuls les volets, bleus, rouges, apportent une note moins austère à cet univers architectural très minéral.
- Au fur et à mesure de la livraison des maisons et surtout des années des malfaçons sont apparues : infiltrations d'eau. Des habitants ont accusé des entreprises ou des ouvriers d'avoir triché sur les matériaux ou d'en avoir détourné. Les communications étant compliquées, les distances importantes, les recours et les expertises ont eu du mal à fonctionner de manière satisfaisante. Le bâtiment de la Mairie, lui-même, a fait l'objet de litiges. On peut penser que l'ampleur de la tâche de reconstruction, la multiplicité des entreprises (dont certaines ont fait faillite), le nombre d'ouvriers, près de 400, la pénurie des matériaux, les prix et l'inflation galopante (environ 50% par an, pendant les trois premières années) ont été des facteurs concomitants pour faciliter ces défauts de qualité.
- **Le nouveau village**
- **La nouvelle organisation urbanistique**
- Un nouveau plan d'ensemble est établi dès 1946 et est proposé à la municipalité qui l'approuve le 25 décembre 1946. L'organisation générale des bâtiments rompt totalement avec le village d'avant qui s'était développé au fil des siècles par agglutination progressive des bâtiments.

- Les axes généraux de circulation sont conservés et sont distribués devant la Mairie. L'axe de la voie départementale qui relie La Chapelle au village puis file vers le tunnel du Rousset. Un autre axe s'ouvre aussi qui mène vers les divers hameaux, regroupés le plus souvent sous l'appellation du hameau des Granges. Le village s'organise, comme le village ancien, perpendiculairement à ces deux axes, en direction de l'est de l'ouest. La distribution intérieure du village est assurée par deux larges rues principales, dont l'une, l'actuelle rue des Planeurs, est totalement créée. De nouvelles rues perpendiculaires délimitent des pâtés de maisons. Le nouveau village possède donc une desserte géométrique, efficace qui donne une impression d'espace. A l'est et à l'ouest, les rues s'ouvrent sur les chemins de randonnée qui permettent l'accès aux montagnes environnantes.
- L'axe majeur d'organisation intérieure du village établit un face à face entre la mairie et l'église dont on a inversé l'orientation. Le porche se situe désormais à l'est et le chœur à l'ouest. La très grande place du 21 juillet, surélevée et fondée sur les gravats des maisons détruites, sépare les deux édifices publics. Ces deux bâtiments, construits en belles pierres de taille donnent au village une dimension solennelle, éprise de gravité et de classicisme. L'intention est sans aucun doute de créer un effet de monumentalité. Vassieux ne sera plus jamais un village comme les autres et portera son devoir de mémoire jusque dans son organisation urbaine et les façades de ses bâtiments.
- Les voies du village sont très larges, totalement hors-normes si on les compare aux voies des villages traditionnels. On est loin des ruelles étroites et sinueuses de l'ancien village. De toute évidence, l'augmentation des déplacements motorisés et la circulation des engins agricoles ont été anticipés. Des zones fonctionnelles sont nettement délimitées : les habitations dotées de commerces en rez-de-chaussée sont rassemblés autour de la place principale, tandis que les bâtiments agricoles et les ateliers d'artisans sont disposés à la périphérie. Ces choix ont pour objet de favoriser la vie sociale et économique tout en limitant les nuisances liées aux activités artisanales ou agricoles. L'école est reconstruite sur son ancien emplacement, non loin de la Mairie qui abrite aussi la Poste ; les bâtiments de service public sont ainsi regroupés.
- L'impression d'ensemble que donne le village est celui d'un village aux voies amples, aux espaces immenses. Il peut paraître austère mais son uniformité et la beauté des appareillages de pierre lui confèrent un classicisme apaisant. Au fil des ans et des décennies, des commerces ont fermé, des appentis ou petites annexes sont apparus ici ou là, venant quelque peu estomper l'effet d'uniformité. Ce nouveau plan urbanistique est beaucoup plus rationnel que le plan du village antérieur, du point de vue de la vie pratique et quotidienne. Pour y parvenir, il a fallu, procéder à de nombreux échanges, achats et ventes, d'infimes parcelles intérieures au village. Ce fut donc un véritable remembrement qui fut entrepris dès 1947, une fois le plan d'ensemble approuvé par la municipalité.
- Ces choix relèvent de l'évidente volonté de se projeter dans la modernité. Cependant, ils ont aussi orienté fortement la vie sociale qui s'organise désormais dans un espace distendu, moins propre à créer du lien. Il faut aussi noter qu'une uniformité découle de ces alignements de maisons assez semblables le long de rues rectilignes. Tout se ressemble, les différences, voire une forme de hiérarchie sociale, s'est effacée, du moins en apparence. Cette nouvelle donne a pu engendrer des difficultés pour appréhender un nouveau vivre ensemble.
- **Les bâtiments**
- La logique qui a présidé à la reconstruction des bâtiments d'habitation répond à des critères nationaux définis par le MUR. Il s'agit de mettre en œuvre une politique orientée vers la modernisation, l'hygiène et la sécurité. A ce titre, dans l'habitat, l'entrée de la lumière est favorisée par de nombreuses et grandes fenêtres, les pièces sont plus spacieuses, et chaque logement est doté de l'eau courante, avec une salle de bain et des toilettes.



- Chaque maison, après validation de ses indemnités ouvrant droit à reconstruction, est un projet spécifique, calqué sur le nombre de pièces et la surface des anciens bâtiments, et sur leur nombre d'habitants. Cependant, un plan identique s'impose le plus souvent. On a le souci de protéger l'intérieur du froid et des intempéries par un proche ou un balcon à l'étage qui couvre ainsi la porte d'entrée. Cette porte donne sur un couloir central qui dessert d'un côté la cuisine et de l'autre la salle à manger. Au bout du couloir, on trouve la salle de bains, les toilettes, une buanderie. Une porte donne sur le garage, l'atelier ou la grange. Un escalier permet d'accéder à l'étage où se situent les chambres. Au sol, le carrelage est partout identique : petits carreaux rouges et jaunes.
- La reconstruction des fermes obéit à la même logique d'hygiène et de sécurité. Tenant compte des nombreux incendies qui au cours des siècles, et même dans des périodes récentes, ont partiellement détruit le village, les bâtiments agricoles sont repensés. Un mur coupe-feu sépare nettement la partie agricole de l'habitation. Le fourrage est stocké à l'étage, sur une dalle de béton qui sépare le foin de l'étable. Le « ponti », une rampe d'accès empierrée permet d'y accéder. A l'étable, des auges en béton sont surmontées par les râteliers, chaque bête a une place bien définie.
- Cette modernisation imposée, qui génère aussi de l'uniformité, ne va pas être très bien comprise par de nombreux habitants. Ces derniers ont fait de ces principes la cause essentielle de la lenteur des chantiers. Dans leur traumatisme, bien compréhensible, ils ressentaient d'abord qu'il leur fallait retrouver la vie telles qu'ils la vivaient auparavant. De plus, de manière paradoxale, l'eau courante, la salle de bain n'étant pas dans leurs habitudes, les anciens ont eu du mal à s'y faire.

- **Un village de mémoire et d'avenir**

- L'importance de la Tragédie eut pour conséquence qu'une bonne partie de la mémoire de la Résistance du Vercors s'est cristallisée à Vassieux. Les publications, distinctions et commémorations vont se multiplier dès la première année et se poursuivre au fil des années et des décennies.
- Des stèles et des plaques commémoratives apparaissent dans le paysage, les carcasses des planeurs semblent devenir le symbole de fer des événements. Face à la Mairie et sous le regard de tout nouvel arrivant au village, le martyrologue liste les 76 victimes civiles du village. En 1948, la nécropole et le cimetière national regroupent en un même lieu les corps des maquisards et des civils tombés lors de l'assaut de Vassieux.
- Un ensemble d'œuvres d'art, inspirées par cette tragédie sont créées au fil du temps. Dans l'église ou à l'extérieur, des sculptures et même une installation, aujourd'hui disparue, dans l'ancien cimetière, devenue le « jardin de la mémoire » évoquent la souffrance des habitants du village. Elles commémorent toutes, par la symbolisation artistique, la tragédie qu'a connue le village.
- Au fil des années, le village, par différentes voies, se dote de sites mémoriels qui répondent à une demande croissante de tourisme dit de « pèlerinage historique ». Dès les premières années, les touristes convergent vers Vassieux, un public tout à la fois curieux de connaître, de voir et de comprendre ce qui s'est passé ici. Un véritable parcours se met en place, depuis le Mur des Fusillés à La Chapelle, passant par Vassieux et se poursuivant vers la grotte de La Luire, à Saint Agnan.
- Un tourisme social se développe essentiellement autour de colonies de vacances, dès la fin de la reconstruction, dans le début des années 50. Ce tourisme s'amplifie d'année en année et rejoint, à partir des années 1960, le goût d'un tourisme vert. Des Vassivains complètent leur activité agricole en ouvrant des gîtes. A partir des années 1970, la création du Parc du Vercors et l'impact des jeux Olympiques de Grenoble, en 1968, vont favoriser le ski nordique.

Ce tourisme blanc s'appuie aussi sur la pratique de la raquette et les balades en chiens de traîneaux. Vassieux, très tôt, a saisi l'intérêt d'associer à son histoire, un tourisme nature, lié en particulier à la neige et aux paysages un tourisme qui se verdit de plus en plus, selon l'évolution du climat, et les aspirations de la population.

- La découverte en 1970 d'un gisement de silex et d'un atelier de taille néolithique va apporter une dimension historique étonnante. Comme si l'Histoire enserrait le village entre deux temps forts marqués par les armes... Cette découverte aboutira à la création du Musée pris en charge par le Parc du Vercors. Un quatrième Musée, lié à une initiative familiale, le Musée des santons, apporte au village les couleurs de la Provence qui s'offre au pied du col du Rousset . Cette reconstitution féérique permet une évasion vers l'utopie d'un monde ancien fondé sur une vie rurale proche de celle qui exista à Vassieux jusqu'à la Grande Guerre.
- En 1973, La Picirella, un ancien résistant, crée le Musée de la Résistance au centre du village, géré après son décès par le Département de la Drôme. En 1993, s'ouvre, au col de La Chau, le Mémorial de la Résistance pris en charge par le Parc Naturel Régional du Vercors. Ces deux lieux de mémoire se complètent par le type d'informations et de réflexions qu'ils suscitent. De même, ils semblent reliés symboliquement par le regard, reprenant ainsi le vol des ailes noires qui du haut vint frapper le village.
- Ainsi, après la reconstruction et la rénovation économique de l'agriculture, Vassieux a pris un nouveau visage. La vie communale a été transformée, les relations entre les habitants aussi. Son urbanisme, à la fois fonctionnel et efficace, mais aussi quelque peu austère constitue à lui seul une mémoire. Le village s'est enrichi au fil des années d'un nombre considérable d'objets et de lieux de mémoires, d'œuvres d'art dont la symbolique contribue à l'émotion.
- A Vassieux, rien ne sera plus comme avant. La blessure fut si grave que la cicatrisation est un long processus. Bien des étapes ont été franchies depuis l'errance dans les ruines des premiers habitants revenus au village, depuis les premiers baraquements en bois, depuis l'immense chantier de la reconstruction jusqu'aux célébrations annuelles et contemporaines des événements de juillet 1944. Mais le village a su accepter la Tragédie et faire son deuil, le village a pu se reconstruire. Il se tourne désormais, chaque année un peu plus, vers son avenir. Jamais le sentiment tragique ne pourra totalement s'effacer mais, par contraste, les vives couleurs d'un présent porteur de futur l'enrichissent. Vassieux village martyr, Vassieux village d'avenir.

•

#### • **Sources :**

- Ce texte doit beaucoup aux recherches effectuées par P.L. Fillet, responsable du Musée de la Résistance, ainsi qu'à sa collaboratrice Céline Hoeffler.
- *Exposition au Musée de la résistance*, co-organisée par le Musée et l'association Vespa, 2012
- « *Il ne s'agit pas de reconstruire mais d'édifier* », Servitudes et grandeurs de la politique de reconstitution agricole dans le massif du Vercors après 1945, Sylvain Brunier, 2013
- *Vassieux en Vercors, renaissance d'un village maudit par l'histoire.s*, mémoire de J-F Cauquil, Avril 1988, centre trans-méditerranéen de la communication, école de journalisme de Marseille.
- Nombreux témoignages de rescapés recueillis par l'association VESPA de Vassieux.
- *Le massif du Vercors en 1945, étude sur les dévastations causées par l'armée allemande dans une région alpine de la France et leurs effets sur les traits géographiques*, Peter Nash, 1946.

**Sources pour les premiers témoins du martyre de Vassieux :**

- *Jean-Pierre aime la citronnelle, 1943-1944 Résistance entre Drôme des Collines et Vercors*
- Jean Sauvageon, Danielle Bertrand, Maurice Bleicher, éditions Mémoire de la Drôme, 2014, p.. 121 à 125
- *Le Martyre de Vassieux en Vercors, Joseph La Picirella, imprimerie Rivet, 1994, p. 117 à 128*
- *Guide-mémorial du Vercors résistant, Patrice Escolan, Lucien Ratel, éd. Le cherche midi, 2004*
- *Souvenirs sur la résistance dioise, 1941 – 1944, Jean Veyer, 1986*